

C. L'ERE PRE INDUSTRIELLE - G. Larguier

Durant la période moderne, on assiste à un changement majeur en termes d'investissement monumental appelé à devenir patrimonial : l'attention et les efforts, de la part de l'Eglise catholique, en phase de reconquête après les troubles religieux de la seconde moitié du XVI^e siècle et du pouvoir royal qui s'impose, se portent prioritairement sur les villes les plus importantes... et encore pas toutes. Celles-ci concentrent les fondations des nouveaux ordres religieux, les programmes d'embellissement, les grands projets d'urbanisme, les constructions d'hôtels particuliers de la noblesse ou d'officiers royaux. Montpellier en est le prototype.

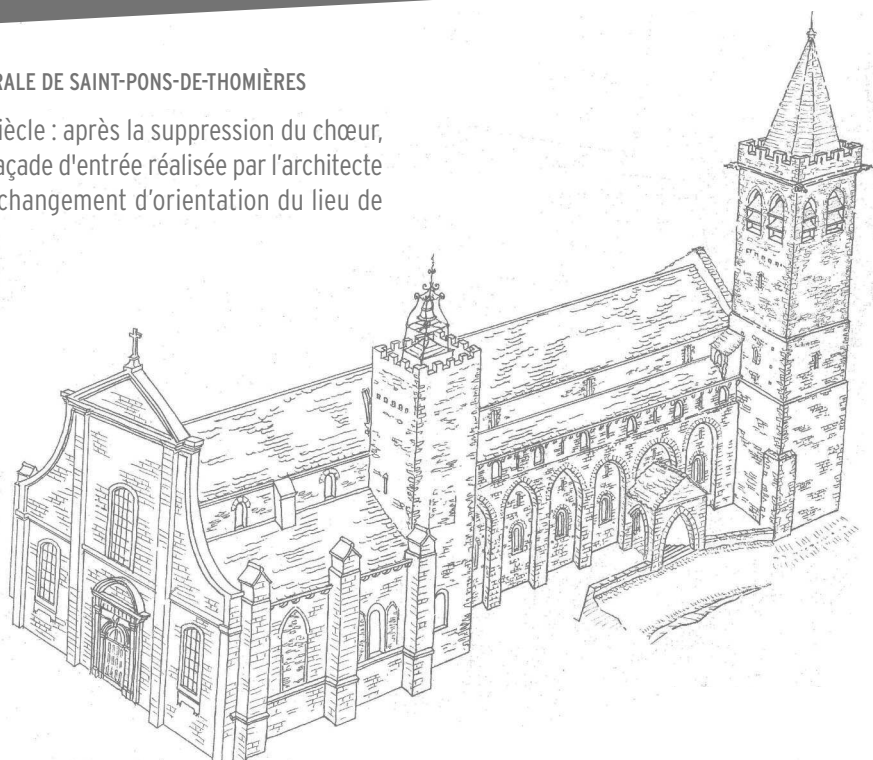
Le Pays Haut Languedoc et Vignobles ne possédant pas de ville de premier plan n'a donc pas fait l'objet de programmes spectaculaires. Aussi, le contraste avec la période précédente, marquée par des fondations d'abbayes, le développement de villages très structurés, est-il plus accusé qu'ailleurs. Cela ne veut pas dire pour autant que les principales inflexions du Languedoc ne s'y reconnaissent pas, ni qu'il n'y ait pas de réalisations intéressantes. Mais ce sera en "mode mineur" comparé aux villes principales.

C'est pourquoi il paraît nécessaire de dégager les principaux caractères du Pays entre la fin du XV^e et le début du XIX^e siècle. En premier lieu, l'importance et la répartition du peuplement, un peu perdues de vue aujourd'hui, qui témoignent d'une belle vitalité. Ensuite, le retentissement des principaux événements qui ont marqué le Languedoc, notamment les troubles religieux de la seconde moitié du XVI^e siècle, très dommageables pour le patrimoine du territoire. A cet égard, on peut s'interroger : est-il pertinent de mettre en exergue l'ampleur des destructions subies par le patrimoine religieux dont des traces explicites demeurent visibles ? Un courant récent (mais qui concerne, pour l'instant, davantage les destructions dues aux risques naturels) n'hésite pas à signaler les destructions, voire à les mettre en scène. Pour les destructions imputables aux conflits religieux, au moins en France, la réticence est plus grande, comme si l'on hésitait à rappeler des divisions, voire si l'on s'efforçait d'oublier et de dissimuler les déprédations. Or, elles ont eu pour cible des établissements dont la fondation a été essentielle dans la structuration du territoire et à ce titre ne peuvent être passées sous silence. De plus, les efforts de restauration ont donné lieu, dans un cas (à Saint-Pons-de-Thomières), à une initiative originale dont il y a peu d'équivalent.

Ce qui relève de la production, de l'économie d'une manière générale, laisse relativement peu de témoignages durables : les établissements souvent construits à l'économie ne sont plus entretenus dès que l'activité cesse ou se transforme, sont modifiés ou détruits sans précaution, au mieux sont affectés à des usages sans rapport avec leur destination d'origine. Il est nécessaire néanmoins, même si les traces sont relativement rares, dispersées, fragiles, d'insister sur cet aspect car le territoire a connu des activités d'importance, extractives ou de fabrication, qui ont nourri des échanges à caractère régional, voire international, et mettent en relief son ouverture sur l'extérieur. Enfin, des témoignages relevant d'activités quotidiennes, de l'habitat, de l'urbanisme, sont à prendre en compte : les bâtiments les plus volumineux ne doivent pas être les seuls à mobiliser l'attention : ces exemples sont de nature à favoriser un tourisme de "déambulation éclairée" de découverte plus complète des lieux et des territoires, ... ce qui renvoie au peuplement.

LA CATHÉDRALE DE SAINT-PONS-DE-THOMIÈRES

Au XVIII^e siècle : après la suppression du chœur, nouvelle façade d'entrée réalisée par l'architecte Maloïr et changement d'orientation du lieu de culte.



© Etat restitué - F. Mazeran

Le Pays Haut Languedoc et Vignobles est fréquemment qualifié de “résumé du Languedoc”. L’expression n’est pas usurpée pour la période comprise entre le Moyen Âge et l’époque contemporaine en raison de sa position au sein de la province du Languedoc qui s’étendait alors du département actuel de la Haute-Loire au Toulousain, de son relief intermédiaire entre la plaine et le balcon montagneux du Massif Central qui le surplombe au nord, de la distribution des agglomérations et de la population, des événements religieux et politiques qui ont marqué la province, de ses activités, car le territoire faisait pleinement partie de l’aire textile languedocienne (alors de la première et la plus fortement exportatrice activité manufacturière du royaume), de sa participation aux prémices de l’industrialisation grâce à ses ressources en charbon de terre.

a. Un territoire rigoureusement articulé

Rien ne vaut mieux pour en avoir une idée claire et en prendre la mesure que de jeter un regard sur la répartition de l’habitat et de la population durant la période moderne (XVI^e-XVII^e siècle). Le moment où on peut l’apercevoir, à la fin du XVIII^e siècle, est assez tardif, mais c’est seulement alors, comme dans le reste du pays, que l’on dispose, pour la première fois, d’un recensement exhaustif du nombre d’habitants de toutes les localités. Il n’est cependant pas mal choisi : d’une part l’image rendue est assez conforme à ce que l’on connaît des trois siècles précédents, même si de brèves variations locales ont pu se produire lors de périodes troublées comme durant les guerres de Religion de la seconde moitié du XVI^e siècle, d’autre part il est antérieur aux bouleversements intervenus depuis le XIX^e siècle avec le dépeuplement des campagnes, l’industrialisation et l’urbanisation.

Si bien que l’on peut tenter de dégager schématiquement les lignes de force principales et le principe d’organisation du territoire :

- Un axe de peuplement est-ouest dans le sillon Orb-Jaur, véritable rue de communautés rapprochées entre Saint-Pons-de-Thomières et Bédarieux,
- Des voies sud-nord qui rattachent solidement à l’axe principal du Languedoc par trois routes qui convergent vers Béziers et l’ouvrent vers les hautes terres de l’intérieur,
- Entre Béziers et le sillon Orb-Jaur, transversalement, trois échelons de peuplement qui recoupent les voies précédentes, constituant ainsi un quadrillage remarquable sans exemple en Languedoc.

Les traits principaux du relief, qu’il s’agisse des rides transversales échelonnées en profondeur ou des difficiles percées fluviales vers la mer, se reconnaissent aisément. La densité des lieux habités bien que l’on ne soit pas en pays d’habitat dispersé et leur ferme organisation frappent néanmoins. Le nombre et la taille des localités ne le cèdent en rien à des zones plus proches de la plaine ou de villes importantes comme Montpellier par exemple, dotée de fonctions de commandement, dont la population alors était alors double de celle de Béziers (respectivement, chiffres ronds, 14 500 et 33 000 habitants). Davantage, elles s’ordonnent en un réseau fermement organisé et hiérarchisé. Ce réseau est à replacer d’abord dans l’ensemble du Languedoc, par rapport à l’axe principal qui le traverse, court de Toulouse à Nîmes, principale voie d’échange sur laquelle s’appuie le réseau urbain. Sur cet axe principal du Languedoc, sont les villes de premier rang (Toulouse, Montpellier, Nîmes peuplées de 30 à 40 000 habitants) et de second rang (Carcassonne, Narbonne, Béziers peuplées de 10 à 15 000 habitants). En bordure, dans ce territoire de proximité qu’est le Pays Haut Languedoc et Vignobles, sont des villes de troisième rang, villes que l’on qualifie dans la typologie urbaine en usage de “petites villes”, peuplées alors de 3 à 7 000 habitants, dotées d’équipements ou de fonctions comme un siège d’évêché et/ou de justice, d’un marché, d’activités productives non négligeables, où résidaient un ou plusieurs notaires, ce qui engendrait une aire d’attraction stable. Saint-Pons-de-Thomières, Bédarieux, Saint-Chinian répondaient à ces critères.

La multiplicité des voies de relation entre plaine et montagne et l’importance qu’elles eurent avant la révolution industrielle où le pas de l’homme et des bêtes de somme animaient l’essentiel du trafic est assez oubliée, voies parfois modestes, qui paraissent improbables aujourd’hui, comme le rappelle la halte du hameau d’Héric qui donne accès au massif de l’Espinouse.

Pas de ville-centre dans ce territoire, le relief ne le permet pas, mais des points d'appui qui lui donnent son ossature. Saint-Pons et Bédarieux, à l'extrémité du fossé où coulent et se rejoignent le Jaur et l'Orb constituent des relais de voies de pénétration vers l'intérieur, c'est-à-dire les monts de Lacaune et le plateau du Larzac, dont la taille des localités qui les jalonnaient disent la fréquentation. Lunas et Avène dépassent 1 000 habitants en 1790 (soit de 4 à 5 fois leur population actuelle). Une configuration construite sur les voies de circulation qui montrent à la fois la proximité du territoire avec le grand axe languedocien, sa position d'intermédiaire entre celui-ci et l'intérieur et, donc, son ouverture sur de multiples influences.

b. Heurs et malheurs du patrimoine monumental

Le Saint-Ponais et l'arrière-pays de Béziers ne sortent pas exsangues de la dépression du bas Moyen Âge. Les signes d'une vigoureuse reprise se multiplient tout au long de la première moitié du XVI^e siècle. Celle-ci, d'abord démographique, suscite même une forte émigration issue principalement du Minervois et dirigée vers la plaine proche où les ruraux trouvaient à s'employer et à se faire une place.

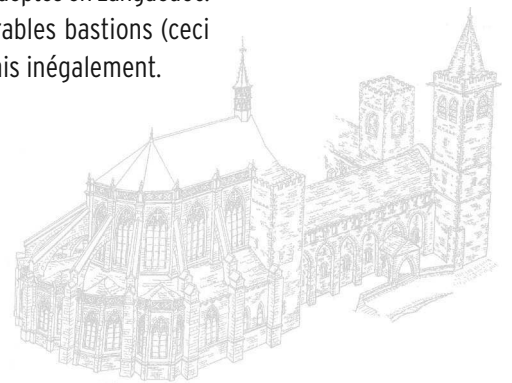
Des signes plus tangibles, encore perceptibles, s'aperçoivent sous différentes formes dans l'urbanisme, dans l'architecture civile et religieuse, ainsi que sur le plan économique.



MAISON CONSULAIRE À CRUZY

Saint-Chinian donne l'exemple d'une densification de l'espace *intra-muros*, Cruzy du développement de faubourgs. Témoignages de la reprise de la construction, des demeures de belle prestance sont bâties par des marchands et un groupe de notables en pleine ascension. Au centre du village, la maison dite "maison consulaire", robuste maison de marchand et le "château", demeure aristocratique construite au milieu du XVI^e siècle, dotée d'une porte monumentale, de tourelles d'angle, d'une galerie sur la cour intérieure où l'influence italienne est nettement perceptible (elle a appartenu à la famille de Brettes de Thurin qui a noué des alliances matrimoniales avec des exilés italiens de haut fraîcheur installés en Narbonnais).

Ces exemples, dispersés dans le territoire, attestent clairement d'un élan généralisé. L'architecture religieuse n'est pas en reste. Pour ne prendre qu'un seul exemple : c'est dans la première moitié du siècle que l'on entreprend de doter l'église abbatiale de Saint-Pons-de-Thomières, devenue cathédrale en 1318, d'un grand chœur gothique à déambulatoire et chapelles rayonnantes. Il sera achevé vers 1550. Cette période favorable est brutalement assombrie par les troubles religieux consécutifs à la diffusion du protestantisme (en Languedoc dans sa confession et son organisation calvinistes). La religion réformée fait de nombreux adeptes en Languedoc. La province, on le sait, devient un de ses plus solides et durables bastions (ceci jusqu'à aujourd'hui : cf. le temple protestant de Faugères). Mais inégalement.





MAISON DE NOTABLES A CESSENON-SUR-ORB

Plusieurs maisons de "notables" sont édifiées à l'intérieur de l'enceinte, dont l'hôtel particulier de la famille Fraissinet de Vessas, malheureusement très remanié (subsiste, à l'intérieur, une très belle cheminée).

L'ouest reste davantage fidèle à la "vraie religion", contrairement à sa partie orientale. Il ne peut être ici question d'entrer dans les détails. Il convient seulement d'éclairer sommairement l'impact des troubles sur le patrimoine du Pays Haut Languedoc et Vignobles.

La frontière entre le Languedoc papiste et le Languedoc plus "affectionné" à la nouvelle religion se situe approximativement en Narbonnais. Notre territoire se trouve donc inclus dans ce que l'on a appelé le croissant huguenot qui s'étend du Vivarais au Castrais et à Montauban en passant par les Cévennes et la Montagne Noire. Les mêmes sympathies s'y reconnaissent, de la part de nobliaux, d'artisans, d'ecclésiastiques aussi : le prieur de Saint-Nazaire-de-Ladarez ne fut-il pas destitué car suspecté d'hérésie ?

Henri de Montmorency Damville, le gouverneur du Languedoc, tient Béziers. Aussi, mis à part quelques tardives incursions, ce n'est guère là que les adversaires en décosent. Seule la frange minervoise est concernée, avec des conséquences limitées. Cela n'empêche pas les dévastations au nord de Béziers, les favorise même car les réformés rencontrent peu de résistance. Dans la majorité des cas bien documentés, les agressions présentent de nombreuses similitudes : elles sont le fait d'expéditions de bandes conduites par une poignée d'individus comme le baron de Fauçères, Claude de Narbonne, ou le capitaine Bacon ou Bacou, originaire de Pierrerie, village voisin de Saint-Chinian, fils de forgeron, qui s'empare du château de son village, en fait un repère, et, à partir de là, inquiète les villages voisins durant près d'une quinzaine d'années. L'endroit d'où opèrent ces deux personnages n'est pas indifférent : la localisation sur une carte des principales atteintes portées au patrimoine religieux montre, en effet, qu'ils ne franchissent pas, ou peu, la route Saint-Pons-de-Thomières - Saint-Chinian - Puisseguier. Leurs raids dévastateurs visent davantage les localités situées à l'est de cette route jusqu'à Lodève.

Du nord de Béziers au Lodévois, aucune force organisée ne peut s'opposer aux raids des bandes, mobiles, qui opèrent par surprise, bénéficient souvent de sympathies dans les lieux attaqués. Aussi les destructions ont-elles été considérables, jamais entièrement effacées depuis.

Elles sont irrémédiables dans certains cas, car trop radicales, commises en plusieurs fois, ce qui décourage les efforts de réparation entrepris (à Saint-Chinian, l'abbaye, sévèrement endommagée en 1567, objet de travaux entre 1572 et 1578 est à nouveau investie par le capitaine Bacon et davantage maltraitée), et impossibles à relever en raison de l'impécuniosité des communautés et des ordres religieux.



DATE PORTÉE SUR UNE CLÉ À SAINT-PONS

A Saint-Pons : construction de nombreuses maisons situées de part et d'autre du cours du Jaur, dont la clé de voûte des portes d'entrée mentionne la date d'édification (1558-1560).

Dans la rue de l'Empery, on peut reconnaître encore des boutiques des XVI^e et XVII^e siècles.

La cible principale de la fureur destructrice est symbolique dans ce territoire : les abbayes fondées avant l'an mille avaient joué un rôle déterminant dans la naissance et le développement de lieux qui ont contribué à structurer l'espace et, en raison de cela, jouissaient d'une forte emprise sur les populations. Toutes les abbayes ont été prises tour à tour et saccagées : Cassan, Fontcaude, Saint-Chinian, Saint-Pons-de-Thomières, Joncels. Ces riches abbayes, perceptrices de dîmes et pour certaines d'entre elles seigneuses des communautés villageoises, constituent des proies tentantes.

Elles ne sont pas les seuls bâtiments à vocation religieuse à subir des dégâts importants. Les réformés s'en prennent particulièrement aux absides des églises, où les officiants célèbrent la messe qu'ils jugent hérétique, et aux reliques.

Si bien que le territoire pourrait parfaitement convenir à l'élaboration d'une échelle et d'une typologie des destructions selon leur degré, leur nature, et le devenir des bâtiments : abandon définitif, reprises partielles ou transformations significatives comme à la cathédrale de Saint-Pons-de-Thomières.

Destructions définitives

Saint-Pons-de-Thomières qui en raison du nombre et de l'importance des bâtiments religieux a éprouvé les plus graves atteintes (lors de la prise de la ville en 1567), destruction de fond en comble du monastère des religieuses de Sainte-Madeleine situé hors des murs ; destruction d'une partie des bâtiments de l'abbaye : cloître (dont on peut néanmoins reconnaître encore actuellement quelques vestiges), dortoir, cellier, maison des hôtes...

Destructions partielles, jamais relevées

La destruction du clocher : sur la façade latérale de l'église, on peut nettement distinguer les traces de son arrachement. Les religionnaires se sont particulièrement acharnés sur les clochers, ainsi à Saint-Pons-de-Thomières où trois clochers de la cathédrale ont également été arasés...

Destructions effacées

Cessenon-sur-Orb l'abside et le chœur de l'église paroissiale sont remis en état dès 1612. Saint-Chinian, les bâtiments de l'abbaye et le cloître, entièrement ruinés, font l'objet de travaux dès les années 1620-1630 par les Mauristes qui la reprennent en charge, mais la reconstruction est faite à l'économie. L'église abbatiale est également entièrement reconstruite (achèvement de cette reconstruction en 1664). Une complète restauration a été réalisée à l'initiative de la commune récemment (2002-2005).

Constructions ultérieures

Peu d'édifices religieux ont été construits au XVII^e siècle, ce qui permettrait d'offrir des exemples d'architecture plus diversifiés. Il en existe quelques un néanmoins, comme à Olargues.

Cette séquence désastreuse est suivie d'une réaction d'assez faible ampleur, en tout cas, très partielle sur le plan matériel par manque de moyens humains et financiers de la part des communautés comme du clergé séculier et régulier. De nombreuses confréries destinées à diffuser le catholicisme tridentin et à encadrer les fidèles sont fondées, mais elles se traduisent au mieux par l'embellissement de ces chapelles qui leur sont attribuées. Ce n'est pas dans les zones rurales, mais dans les villes que s'établissent les nouveaux ordres religieux, que sont entrepris les principaux programmes monumentaux et décoratifs - Montpellier, en Languedoc, en est l'exemple type.

Le Pays Haut Languedoc et Vignobles, sur un mode mineur, constitue néanmoins un bon exemple au XVII^e siècle de reconstructions partielles puis de réalisations d'esprit tridentin (issu du Concile de Trente) caractéristiques de la réforme catholique avec sa pastorale renouvelée, la résidence du clergé séculier, la création de confréries de laïcs d'un nouveau type avant qu'au XVIII^e siècle on ne se lance dans des projets plus ambitieux comme à Saint-Pons-de-Thomières.



CLÉ DE VOUTE

Cessenon-sur-Orb, dont l'église avait été défigurée avec la destruction du clocher jamais reconstruit et la mise à mal de l'abside, si bien qu'on ne pouvait plus y célébrer les offices, donne le signal de la restauration avant 1600. Celle-ci sera menée à bien, la consécration de la voûte du chœur et d'une table d'autel en marbre intervenant en 1612.

Dans la même église est remise en état, sous l'impulsion du prieur Jean Tarrisse (au cours de la décennie 1610-1620), les stalles du chœur, les confessionnaux et la chaire, un des emblèmes de la nouvelle pastorale qui insiste sur la fonction d'enseignement du prêtre et fait pièce aux prêches des réformés.





© J.-J. Sein

Autre témoignage de la reconquête catholique : la chapelle de la confrérie des pénitents gris édifée en 1616, à Saint-Pons-de-Thomières. La cathédrale de Saint-Pons-de-Thomières offre un exemple particulièrement original et réussi de restauration ; le terme “transformation” serait plus adéquat. On peut y lire les séquences successives des événements religieux et des courants artistiques qui ont traversé l’époque moderne. En effet, du début du XVI^e à la fin du XVII^e siècle, plusieurs phases se succèdent :

- la construction d’un grand chœur gothique à déambulatoire et chapelles rayonnantes, tout en marbre, achevé vers 1550,
- la ruine de ce chœur et l’arasement de trois clochers,
- des réparations sommaires au cours du XVII^e siècle qui n’ont pas rendu son lustre à l’édifice,
- la tentative de la part de l’évêque Percin de Montgaillard (1664-1713), personnalité janséniste : il désapprouva les mesures de rigueur prises contre les protestants encore nombreux dans son diocèse après la révocation de l’édit de Nantes. La restauration du chœur fut entravée par des désaccords avec le chapitre cathédral, mais à la fin de son épiscopat l’amorce d’une transformation radicale de l’édifice avec, en 1711, la décision de démolir les ruines du chœur, d’inverser l’orientation du bâtiment et d’édifier une nouvelle façade de style classique à la place de la fermeture provisoire de l’ancien chœur, ce qui obligea à réaménager le chœur liturgique.
- enfin, l’aménagement du chœur, de 1760 à 1772, dans un style baroque, avec, en plus de son décor, une série de réalisations de premier plan comme le maître-autel et le retable en marbre polychrome (1767), l’orgue (1771), la grille en fer forgé qui sépare le chœur de la nef (1771).

Ces dernières réalisations à la cathédrale de Saint-Pons-de-Thomières sonnent, il est vrai, comme un triomphe du catholicisme et les décors sont là pour l’affirmer. Elles témoignent également d’une situation économique dans l’ensemble beaucoup plus favorable dans la seconde moitié du XVIII^e siècle qu’au siècle précédent, ce que le peuplement, on l’a vu, laissait entrevoir.



© Château-Abbaye de Cassan

CHÂTEAU-ABBAYE DE CASSAN

Cassan, "du prieuré au château" : dernier exemple qui élargit encore l'éventail de cette typologie. Le prieuré de Cassan, situé au sud-est du Pays Haut Languedoc et Vignobles, sur la commune de Roujan, est fondée à la fin du XI^e siècle. Il a connu, comme les autres abbayes de la région, un vigoureux essor jusqu'au début du XIV^e siècle, une période plus sombre ensuite et de graves déprédations au cours des guerres de Religion puisqu'il est incendié et pillé.

A l'instar de Fontcaude (parce que ces deux établissements, contrairement à ceux de Saint-Pons-de-Thomières et Saint-Chinian restaient solitaires, à l'écart d'agglomérations ?), il peine à se rétablir ensuite et est rattaché en 1671 à l'abbaye Saint-Geneviève de Paris. Au XVIII^e siècle, le prieur commendataire Pas de Beaulieu entreprend une opération de grande envergure, la modification du chevet de l'église romane, mais surtout l'érection de nouveaux bâtiments conventuels, avec un parti radical : arasement des bâtiments antérieurs subsistant et construction d'un imposant "palais" conventuel, si bien que l'ensemble monumental, agrémenté d'un vaste jardin à la française, a l'allure d'un véritable château, dénomination sous laquelle il est aujourd'hui connu, d'autant que, vendu comme bien national à la Révolution, il n'a plus retrouvé de fonction religieuse.

Ce programme architectural est à replacer dans les aménagements dont plusieurs abbayes méridionales font l'objet au XVIII^e siècle (ainsi, situées dans l'actuel département de l'Aude les abbayes de Fontfroide et de Lagrasse). Pour ces dernières, les aménagements, bien qu'importants, sont, au mieux, des adjonctions aux bâtiments précédents. A Cassan, il s'agit d'une substitution et d'un esprit totalement neuf.

c. Les activités économiques

Le Pays Haut Languedoc et Vignobles ne se caractérise pas par l'étendue de ses superficies cultivables ni par l'excellence de ses sols, encore que l'abondance de l'eau, notamment dans le sillon Jaur-Orb, l'existence de micro-climats comme à Roquebrun (son jardin méditerranéen en est une bonne illustration) et la complémentarité des terroirs avec les différences d'exposition et d'étagement en altitude, offrent une gamme étendue de possibilités et de ressources susceptibles de nourrir une population importante sans avoir à recourir à des compléments extérieur. S'il n'est ni déshérité ni en marge et jouit d'une densité de population estimable, c'est aussi parce qu'il développe un éventail d'activités en dehors de l'agriculture.



MOULINS À FAUGÈRES

La construction de moulins constitue un autre signe tangible d'essor économique :

- Moulins à grains de Faugères. Ces derniers, remis en activité au XIX^e siècle, ont fait l'objet d'une restauration. Ils sont ouverts au public et le siège de démonstration de travaux de meunerie.
- Moulins à foulon comme à Saint-Chinian, signe d'une relance de l'industrie textile (après leur tissage il fallait dégraisser les draps de laine, resserrer les fibres et donner le feutre adéquat en les frappant avec des masses actionnées par l'eau) documentée également par des toponymes contemporains, comme les *tiradous*, situés à proximité, qui servaient à étirer les draps après leur passage au foulon.

Là comme ailleurs, malheureusement, ces activités n'ont laissé qu'assez peu de témoignages matériels et patrimoniaux en raison de la médiocre qualité des matériaux de construction des ateliers ou de leurs dépendances, de leur mauvais entretien ou de leur destruction après la cessation ou la reconversion de l'activité, et de la très inégale conservation des productions, d'usage comme le cuir, les poteries et les objets en verre.

Sans prétention d'exhaustivité, on peut attirer l'attention sur quelques activités extractives ou de fabrication qui, à des titres divers, peuvent être considérées comme représentatives, ainsi l'extraction et le travail du marbre, la fabrication du verre, l'industrie textile, l'extraction du charbon

La complexité géologique du territoire l'a doté de ressources du sol intéressantes : argile, meulière, marbre, charbon. Leur importance est loin d'être négligeable car on les retrouve exploitées durant plusieurs siècles parfois, même si le débouché de leurs productions a été essentiellement local et régional.

EXEMPLE DE PRODUCTION : COLLECTION DE POTERIES DU XVII^e SIÈCLE DÉCOUVERTES (SOUVENT À L'ÉTAT DE TESSONS MAIS RECONSTITUÉES) DANS LE Puits DEVANT L'ÉGLISE, EXPOSÉE AU MUSÉE DE CRUZY

Argile : De nombreuses tuileries sont mentionnées. Plusieurs ont pu fonctionner ensemble, les unes à côté des autres (par exemple, à Cessenon-sur-orb). Il en reste peu de traces. Cruzy, en revanche, a donné lieu à une production de poterie intéressante. Plusieurs ateliers de potiers existent au XVIII^e siècle, installés dans les faubourgs de la localité, à cause de l'espace mobilisé par le stockage des matériaux et les risques encourus avec les fours de cuisson. Cette activité est l'apanage de quelques familles seulement au sein desquelles se transmettent les savoir-faire.



Meulière : Aux XVII^e et XVIII^e siècles, le site atteint son expansion maximale et devient, avec ses 9 hectares de surface et ses 1,4 km de périmètre, l'une des plus grandes carrières de meules du Midi de la France. Pourtant, malgré ce gigantisme et malgré le recours aux nouvelles techniques d'optimisation de la production, elle ne parvient toujours pas à répondre aux demandes pressantes des meuniers : leurs clients ne veulent plus manger de pain de seigle et ne jurent plus que par le pain de froment, dont la fabrication nécessite des meules blanches. Aussi les maîtres meuliers ouvrent-ils de nouvelles carrières autour de Saint-Julien. Une première est entamée en 1656 sur la commune voisine de Félines-Minervoises, au milieu des olivettes et de la garrigue dominant le torrent du Merlaux, suivie en 1659-1660 par une seconde au territoire de Ventajou, toujours sur Félines. Un peu plus loin, sur la commune de Trausse, une troisième carrière monte en puissance au cours des années 1670. En voici une quatrième à Siran, au lieu-dit La Forêt, en bordure du plateau dominant les gorges de la Cesse ; un petit bout encore au Fangeas, juste après la bergerie de Castel Bouqui, en bordure de la route et à une portée d'arbalète d'ici. Enfin vers 1730, une sixième meulière est mise en exploitation à Calamiac, à mi-chemin du chef-lieu de La Livinière. En moins d'un siècle, le site de Saint-Julien enfante donc d'une série d'annexes donnant ainsi le jour à un véritable bassin carrier étiré sur plusieurs communes. La réputation de l'entreprise devient telle qu'elle franchit les frontières du Languedoc et attire l'attention des savants de l'Ancien Régime, qui l'évoquent dans toute une série de livres et de journaux scientifiques. En 1786, l'un des plus célèbres d'entre eux, le comte de Buffon, lui consacre même deux pages de son Histoire naturelle des minéraux. "La pierre de la carrière de Saint-Julien, diocèse de Saint-Pons-de-Thomières en Languedoc, écrit-il, fournit les meules de moulin à la plus grande partie de cette province".



Le marbre

Le Pays Haut Languedoc et Vignobles recèle de nombreuses carrières de marbres de couleurs variées. Situées sur le versant sud de la Montagne Noire, elles suivent une zone géologique qui de l'ouest vers l'est court de Caunes-Minervois, dans le département de l'Aude, au Pic de Bissou. Elles se distribuent en trois ensembles principaux :

- les Monts du Minervois (Caunes-Minervois, Villerambert dans le département de l'Aude et jusqu'à Félines-Minervois dans le département de l'Hérault) où l'on extrait des marbres rouges et griotte,
- les Monts de Pardailhan, auxquels appartiennent les marbres de Saint-Pons-de-Thomières, aux couleurs variées. Le marbre blanc, durant la période moderne, a joui de la principale faveur, mais, dans une même carrière, on peut rencontrer des bancs de teintes différentes,
- les Monts de Faugères où l'on trouve des carrières de marbre rouge incarnat (Saint-Nazaire-de-Ladarez, Roquebrun, Cessenon-sur-Orb), des marbres de rouge antique ou des marbres noir (Laurens et Faugères).



On peut se faire une idée de l'extraction ancien du marbre grâce à l'emploi du marbre, quasiment dans toutes les localités, qu'il s'agisse dans les édifices religieux ou sur les places publiques : bénitiers, fonds baptismaux, autels, fontaines publiques... etc., où l'on peut repérer une grande variété de formes, de couleurs, de styles, selon leur destination et l'époque où ils ont été réalisés : bénitiers, en marbre blanc daté de 1547, à La Livinière, fonds baptismaux, à Cruzy, plaque d'autel à Cessenon-sur-Orb (1612), autel monumental à huit colonnes à Saint-Chinian, etc.

A La Livinière : fontaine de marbre de Caunes-Minervois du XVIII^e siècle avec quatre dauphins et son obélisque.

Le verre

Le Pays Haut Languedoc et Vignobles est un des hauts lieux, voire le principal du Languedoc, de production de verre depuis la période médiévale. Un travail récent, le plus exhaustif possible en l'état actuel des recherches archéologiques et des connaissances, portant sur quatre départements (Gard, Hérault, Aude, Tarn) le montre clairement. 71 % des ateliers identifiés ayant fonctionné entre le début du Moyen Âge et le XIX^e siècle se trouvent sur le territoire du département de l'Hérault, et la part la plus significative d'entre eux est située ici. Ces ateliers ont fonctionné à travers tout le territoire, aussi bien au sud, à Minerve, Montouliers ou Murviel-Béziers, qu'au nord depuis Ferrals-les-Montagnes jusqu'à Avène, avec quelques concentrations remarquables comme aux Verreries-de-Moussans. Cette activité n'a donc pas été anecdotique. Un peu oubliée, on peut la considérer comme une des plus représentatives du Pays Haut Languedoc et Vignobles.

L'intérêt qu'elle représente est plus large : elle constitue un exemple significatif des transformations des modes de production et des prémices de la révolution industrielle. La verrerie préindustrielle se caractérise par des types de produits, des techniques et l'emploi du bois comme source d'énergie qui explique la localisation des ateliers, et un corps socio-professionnel original, disposant d'un monopole de fabrication fondé sur des privilèges conférés par le pouvoir royal : celui des gentilshommes-verriers. Or, ce type de production est radicalement mis en cause au XVIII^e siècle.

Comme le Pays Haut Languedoc et Vignobles est un des théâtres de cette remise en cause, on peut, succinctement, en évoquer les termes et les enjeux. La pénurie de bois à laquelle le Languedoc, de toutes les provinces du royaume, se trouve le plus exposé, n'y fut pas étrangère. Au départ, il s'agit de la production d'un nouveau type d'objet : des bouteilles "façon d'Angleterre", beaucoup plus frustes que les productions des gentilshommes-verriers, mais beaucoup plus solides et destinées principalement à contenir du vin afin de mieux le conserver et par là d'en améliorer la qualité. On les obtient en employant comme combustible non plus le bois, mais le charbon de terre. Il se trouve que le Pays Haut Languedoc et Vignobles recèle plusieurs gisements de charbon.

Mais ce changement de production, qui induit une nouvelle localisation des ateliers, se heurte au monopole des gentilshommes-verriers, seuls habilités par privilège royal à produire du verre. Derrière un nouveau produit, un contenant lié à l'essor de la viticulture, à de nouveaux modes de consommation qui, effectivement est de nature à améliorer le contenu auquel on le destine, se trouve une profonde transformation, technique, économique, mais aussi, pour qu'elle puisse intervenir, institutionnelle et sociale car il touche aux privilèges, fondements de la société.

On peut en trouver l'illustration dans la tentative faite par Etienne Giral et la fondation de la verrerie d'Hérépian. Architecte montpelliérain reconnu, Giral s'est intéressé aux mines de Carmaux (département du Tarn) et à l'utilisation du charbon extrait par les concessionnaires de la mine, les chevaliers de Solages, dans une verrerie qui consomme la majeure partie du combustible. La découverte de filons prometteurs dans la seigneurie de Boussagues (qui regroupe plusieurs paroisses, dont le lieu de Graissessac), propriété du baron de Thézan, lui donne l'idée de reproduire ce modèle. Aussi lui achète-t-il son château d'Hérépian en vue d'installer "une verrerie de verre brun, façon d'Angleterre". Un arrêt du Conseil du 23 février 1768 l'autorise à créer son entreprise comme il le désire. La verrerie est installée et fait travailler jusqu'à une soixantaine d'ouvriers.

Verreries "traditionnelles" la plus grande concentration se trouve aux Verreries-de-Moussans, où on a pu en dénombrer une douzaine, dispersée dans les hameaux. On a identifié des halles de 150 m² de superficie (production de verre vert, bleu-vert, incolore),

Verreries "industrielles" de l'extrême fin du XVIII^e siècle

Sur la commune du Bousquet-d'Orb : une verrerie est autorisée en 1784, à condition qu'elle soit chauffée au charbon de terre. Elle acquiert le statut de "manufacture royale" en 1789, elle appartenait alors à un commerçant montpelliérain, François-Martin Rey. La verrerie qu'il fait construire se compose d'un logement pour la direction, d'un pilon ("moulin à piler des cailloux") et d'un premier four. Trois bâtiments s'organisent sur un plan en U : le grand bâtiment central à trois niveaux réservé au logement du directeur, à l'ouest le moulin et son réservoir, installation nécessaire à la préparation des matières premières, à l'est, le four. Le moulin et son réseau hydraulique ont disparu. Si une partie du magasin a également disparu, demeure cependant un bâtiment de plan carré situé au sud du site. Par contre, le bâtiment du four a subsisté et a été converti en salle des fêtes.

Hérépian : La "verrière royale" d'Hérépian a occupé un site inhabituel pour ce type d'activité ; puisqu'elle se trouvait au centre de la localité, mais cela provient de l'achat par l'architecte Giral du "château" d'Hérépian. Cette verrerie qui produisait du verre noir "façon d'Angleterre" et du verre à vitre, comportait quatre fours en 1774, elle a fonctionné de 1767 à 1834. Malheureusement, aucun vestige spécifique de la halle et des fours ne subsiste, car ces bâtiments furent rasés pour faire la place, au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, à une église.



ANNEAUX POUR L'HARNACHEMENT DES CHEVAUX

© PNRHL - M. C.



BOUTEILLE DE BERGER

© PNRHL - J.L.S.

Le textile

Il faut le rappeler en préalable, il est la principale industrie avant la révolution industrielle ; dans le royaume de France la première activité de fabrication et d'exportation. Le Languedoc, où il est un des principaux facteurs de développement urbain au cours de la période médiévale, il est tout au long de la période moderne la principale zone de production textile du royaume, dédiée principalement aux étoffes en laine, ce qui en fait la première zone drapière du royaume. C'est pourquoi le Languedoc est le lieu d'élection de la politique colbertiste à partir du milieu du XVII^e siècle qui vise, moyennant la définition de normes et le contrôle rigoureux des règlements par un corps d'inspecteurs, à obtenir une production de qualité destinée à l'exportation, via Marseille, vers les Echelles du Levant.

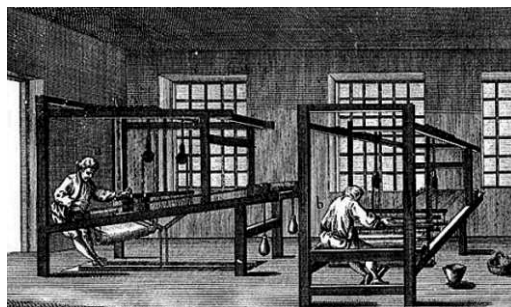
Le Pays Haut Languedoc et Vignobles tient un rang éminent dans cette production textile. Solidement installé depuis la période médiévale, le textile connaît une vigoureuse reprise dès le début du XVI^e siècle (cf. plus haut, création de moulins à foulon), et en dépit d'aléas conjoncturel est, en dehors de l'agriculture, et de très loin, la première activité et la première source de revenu du Pays haut, à titre d'emplois permanents ou saisonniers. En effet, la préparation de la laine, le cardage, le filage, effectué dans des filoirs, et les autres opérations jusqu'à la finition emploient des centaines de bras. Tous les villages et les hameaux y contribuent.

De la réorganisation intervenue à partir du milieu du XVII^e siècle avec l'implication du pouvoir royal et des Etats de Languedoc, on risque de ne retenir que la production d'excellence des manufactures royales qui, il est vrai, ont laissé au plan matrimonial les témoignages les plus identifiables aujourd'hui. Ce serait très réducteur et sous-estimer l'importance d'autres productions, moins prestigieuses, fondées sur un autre modèle de production, orientées vers d'autres circuits de distribution et débouchés, mais qui intéressent un plus grand nombre de localités et, de fait, une importante main-d'œuvre, laquelle explique en grande partie les densités observées à la fin du XVIII^e siècle dans le sillon Jaur-Orb, ainsi que dans le haut pays des flancs du Somail et de l'Espinouse.

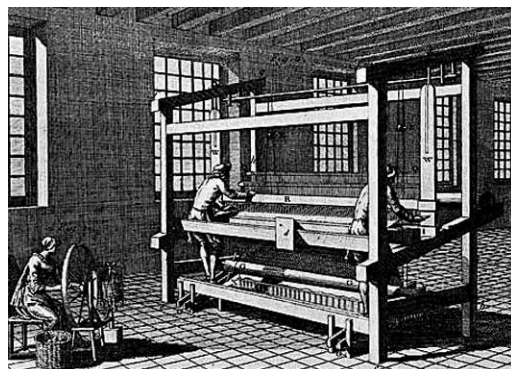
Ces rappels ne sont pas superfétatoires pour comprendre la distribution des établissements et de la production textile. Un arrêt du Conseil de 1715 a réservé les produits d'excellence, dont celle des "londrins seconds", draps fins teints à l'usage des riches levantins, aux manufactures royales. Saint-Chinian en a deux et la ville ne peut produire que ces draps fins jusqu'au terme du XVIII^e siècle. Ailleurs, il n'est possible, en principe, de produire que des tissus de moindre qualité. Ceux-ci vont des londres larges, appelés aussi vingt-quatrains car composés d'une chaîne de 2400 fils, aux vingtains ou londres ordinaires, seizains, quatorzains (chaînes de 2000, 1600, 1400 fils), jusqu'aux sargues, draps grossiers composés d'une chaîne de chanvre et d'une trame de laine teintée, les plus grossiers étant faits à Lacaune (actuellement hors du département de l'Hérault, donc du Pays).

De l'échelle de qualité des produits, des laines employées pour les fabriquer, des savoirs techniques donc, il ne faut pas déduire que les draps de qualités moyenne ou inférieure ne disposent pas d'une clientèle étendue.

Dans ce type de production, très structurée, et de manière quelque peu simplifiée, on peut distinguer la grande et la petite draperie, le sud et le nord du territoire car les spécialisations n'ont pas été sans relations avec leur distribution dans le territoire. Est appelée grande draperie, la draperie dédiée aux fabrications d'excellence - mahous et londrins premiers élaborés avec des laines supérieures venues d'Espagne -, petite draperie, une gamme de tissus de moindre qualité produits avec des laines moins nobles, le plus souvent de provenance régionale (ce qui explique l'abondance des troupeaux de moutons : plusieurs dizaines de milliers de têtes dans le diocèse de Saint-Pons-de-Thomières au milieu du XVIII^e siècle).



© L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert



Les sargues par exemple sont réputés pour leur solidité. Grande et petite draperie correspondent approximativement à deux modes de fabrication ainsi qu'à une commercialisation et à des débouchés différents. La "petite draperie" prospère à Saint-Pons-de-Thomières, pour les draps de moyenne

gamme (londres larges et vingtains ou londres ordinaires), la production est aux mains de marchands fabricants. La vallée du Jaur, de Riols à Olargues, s'adonne davantage aux londres ordinaires mais aussi aux seizains et quatorzains, draps négociés aux foires de Montagnac et de Pézenas pour le Canada, l'Espagne et l'Italie. Quant aux sargues, davantage produites dans la montagne (Le Soulié, la Salvetat, Saint-Martin-de-la-Souque, Lacaune...), leur débouché, en dehors du marché intérieur se trouve dans la rivière de Gênes, le Piémont, le Canada. La majorité des opérations sont exécutées dans des ateliers de faible valeur, souvent chez l'habitant dans les hameaux. Aussi peu de traces en ont été conservées, les bâtiments, peu spécifiques, ayant disparu ou été affectés à d'autres usages.

Seule la "grande draperie" pratiquée dans des manufactures royales a laissé des traces patrimoniales. Tous les ateliers participant à la fabrication des draps dont les manufacturiers ont à livrer un nombre déterminé devaient être regroupés dans des bâtiments spécifiques ou contigus.

Les bâtiments sont d'autant plus importants que les tisserands et leur famille sont, en principe, logés sur place. A proximité se trouvent, pour chaque manufacture, une teinturerie, des moulins foulons, etc.

Le Pays Haut Languedoc et Vignobles a donc été tout au long de la période préindustrielle un des principaux contributeurs à la "grande" et à la "petite" draperie, ce qui l'a constamment placé dans de vastes courants d'échanges, mais aussi exposé aux aléas conjoncturels puisque les draps expédiés dans le Levant se heurtent à la dure concurrence des produits anglais et hollandais.

En raison de ses deux manufactures, qui ont été le principal facteur de son extension urbaine au XVIII^e siècle, Saint-Chinian a conservé les meilleurs témoignages.

- Manufacture des Aires, enfermée dans un vaste enclos, dont les bâtiments couvraient une superficie de 1520 m²

- Manufacture Roussel

Tous les villages et hameaux voisins travaillaient directement ou indirectement pour la draperie. Mais, comme pour la "petite draperie" de la vallée du Jaur et du haut Pays, très peu de traces sont perceptibles aujourd'hui.

Cessenon-sur-Orb où a existé également une manufacture de draps, qui n'a pu obtenir le statut de manufacture royale, a conservé des bâtiments liés à celle-ci, comme l'ancienne maison de maître de la manufacture.

Les mines

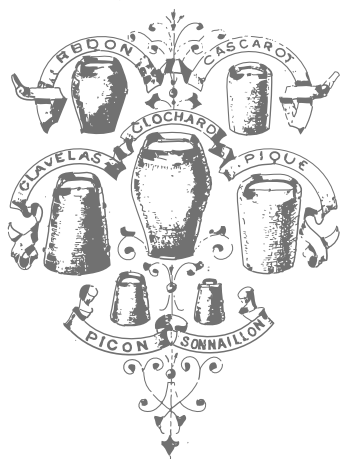
Un dernier secteur d'activité est à évoquer, même s'il n'a eu qu'une importance marginale encore avant le XIX^e siècle : l'extraction du charbon. Des gisements existent en effet, comme en d'autres secteurs sur la frange sud du Massif Central. Le plus important, le bassin houiller de Graissessac, appartient à une bande allongée d'une vingtaine de km de long sur 2 à 5 km de large qui s'étend de la vallée de l'Orb jusqu'aux contreforts de l'Espinouse au nord de la vallée de la Mare. Une douzaine de communes sont concernés au XIX^e et XX^e siècle, pour l'extraction ou parce qu'elles sont le lieu de recrutement des mineurs.

Connu de longue date pour quelques affleurements, le charbon est utilisé dès le XIII^e siècle essentiellement pour le séchage des châtaignes et pour la chauffe des forges de cloutiers, très nombreux dans le secteur pour cette raison (en 1827 on comptait une centaine de cloutiers dans le secteur de Graissessac).

Toute une série de sites sont reconnus. Beaucoup soulèvent des espoirs déraisonnables, mais c'est le lot des débuts d'exploration et des tentatives en vue d'attirer des capitaux. Quelques gisements, comme La Caunette en Minervois ou proches de la vallée supérieure de l'Orb, recèlent des réserves suffisantes pour fournir, au XIX^e et jusqu'au XX^e siècle, des tonnages extraits, significatifs, et favoriser l'émergence d'agglomérations (Le Bousquet-d'Orb, Graissessac) et des constructions dont la qualité architecturale est reconnue.

FABRIQUE DE SONNETTES
EN
TOUS GENRES

pour troupeaux de bergerie
BŒUFS, VACHES & CHEVAUX



MAISON FONDÉE en 1800

François Granier fils

à St LAURENT-DES-NIÈRES par St Gervais (Hérault)

St Laurent des Ni.

4 volées

Fa = 100

Do =

F

100
0.55
0.45

Les cloutiers

Dès le Moyen Âge, les habitants de la vallée de la Mare ont utilisé le charbon de terre qui affleurait et qu'ils pouvaient donc facilement ramasser pour faire fonctionner des forges. La fabrication de clous a constitué la principale ressource pendant plusieurs générations. Aux Nières et à Graissessac, c'était des cloutiers professionnels. Dans les autres villages, il s'agissait d'une activité temporaire. Les cloutiers recueillaient le fer dans les villes voisines et vendaient leur production dans les foires jusqu'à Lodève ou Saint-Chinian. Chaque village comptait un grand nombre d'ateliers de cloutiers qui avaient chacun leur spécialité (clous de charpentiers, de cordonniers, de charrons, de menuisiers, de maréchaux-ferrant...). On peut encore reconnaître ces ateliers particuliers car ils avaient un fenestron au rez-de-chaussée pour l'aération.

Les sonnaillers

Le bassin houiller de Graissessac a compté cinq ateliers de sonnetiers, c'est-à-dire de fabricants de sonnaillles, grelots ou cloches. Aux Nières, l'atelier Granier est mentionné dès 1600. Il sera ensuite transféré à Castanet-le-Bas puis à Hérépian. La présence de cette activité s'explique par la nature des terrains environnants, où l'on trouve l'argile nécessaire pour confectionner les moules ainsi que le charbon, qui fournissait le combustible pour faire chauffer les fours jusqu'à 1500°C.

L'intérêt pour le charbon s'est renforcé au XVIII^e siècle, stimulé par la faiblesse chronique du Languedoc en réserves ligneuses par l'augmentation continue du prix du bois à brûler, et par le développement d'activités nouvelles qui en sont grosses consommatrices, ainsi la distillation et la conversion du vin en eau-de-vie.

Sans se livrer à une recension exhaustive de tous les sites d'extraction reconnus et temporairement exploités, on peut faire part de quelques observations :

Le charbon est considéré comme un moyen de répondre au manque de bois qui menace en Languedoc, mais aussi un moyen de jeter un regard neuf sur les zones montagneuses de la province, avec comme difficulté la médiocrité des voies de communication qui rend aléatoire la rentabilité des exploitations, à moins d'utiliser le combustible sur place ou à proximité immédiate.

Le charbon a suscité l'intérêt de trois types de personnages :

- Les chercheurs, comme l'abbé Martel, professeur de théologie au collège de Béziers ou Barthès, chanoine théologal de Saint-Pons-de-Thomières, qui se livrent à des recherches fructueuses (les mines du Bousquet pour l'abbé Martel),
- Les seigneurs des lieux où se trouvent les gisements, car les mines qui ne sont ni d'or ni d'argent leur appartiennent en totalité, ce qui peut accroître la valeur et les revenus de leurs seigneuries,
- Les investisseurs, car les travaux préparatoires et l'extraction du charbon nécessitent des capitaux importants dont la rentabilité n'est pas assurée.

De là l'intérêt de la noblesse, et une véritable compétition pour obtenir des concessions. Des nobles se montrent entreprenants (le maréchal de Castries à La Grand-Combe). Une majorité d'entre eux est intéressée seulement par la rente de situation que leur procure la présence d'une mine sur leur seigneurie et les loyers versés par les entrepreneurs. Le charbon attire néanmoins des capitaux de citadins (de Béziers, de Montpellier), de manufacturiers, donc de la draperie (Lodève).

Peu de réalisations patrimoniales emblématiques de la période moderne peuvent être mises en avant. Mais c'est tout aussi vrai en Languedoc pour des localités beaucoup plus peuplées et des zones mieux situées, plus proches du grand est-ouest qui structure le réseau urbain.

L'initiative la plus intéressante à la fin du XVIII^e siècle, à la fois par les quantités de charbon extraites et l'utilisation qui en est faite est la consommation du charbon dans deux verreries, une installée au Bousquet d'Orb, l'autre à Hérépian par l'architecte de Montpellier Etienne Giral.

Des recherches et des premières galeries d'extraction du XVIII^e siècle, il ne reste quasiment rien, effacées par l'exploitation postérieure (notamment avec l'exploitation en "découverte" - découvertes de Fontenilles et Alzou), situation décevante pour la grande majorité des sites d'extraction antérieurs au XIX^e siècle. Seul exemple : la mine de Bermond (mine des Marronniers) dans le bassin de Graissessac, ouverte en 1780. L'entrée de cette mine débouche dans un bâtiment privé, la galerie est dans un état correct, une cheminée d'aération est encore en place.

Il s'agit des balbutiements d'une activité. Mais, comme d'autres secteurs, elle témoigne d'une ouverture sur son temps, pour un territoire partie-prenante des grands courants d'échange, des mutations techniques, qui ne reste pas à l'écart des prémices de la révolution industrielle ; même si, au même titre que d'autres aspects envisagés plus haut comme les constructions et décoration d'édifices religieux après les destructions des guerres de Religion, cela a été sur un mode mineur.